

océans de douceur cette source éternelle d'amour versa dans le cœur de la Vierge, lorsqu'elle le vit ressusciter d'entre les morts et enfin monter au Ciel ! Je vous le demande, ô Vierge, que pensiez-vous à ce moment ? que ressentiez-vous dans votre âme ? que se passait-il dans votre cœur sacré ? J'estime, et je ne me trompe point, que le corps très délicat de cette Vierge, que son âme si tendre n'aurait pas pu conserver ces torrents surabondants d'amour et de joie, si la vertu divine de l'Esprit-Saint ne l'eût fortifiée au dedans ! Un corps mortel, s'il n'est affermi par un miracle, ne pourrait supporter ces sentiments.

La troisième période a duré depuis l'ascension du Seigneur jusqu'à la mort de la bienheureuse Vierge Marie. Pendant ce temps, l'absence du bien-aimé qui chez les autres produit d'ordinaire l'oubli, enflammait la Vierge de nouvelles ardeurs d'amour envers lui à cause de la dilection éminente qu'elle avait pour son Jésus. Nul ne peut suffisamment expliquer l'ardeur d'amour dont la Vierge était pour lors enflammée, les desirs dont elle brûlait, l'incendie des desirs qui la dévorait, les soupirs fréquents qui l'oppressaient, quand elle rejassa dans sa mémoire tout ce qu'elle avait entendu, vu, appris de son Fils regnant alors au Ciel. Sophronius pense que, dans l'excès de son amour, elle habitait le saint sépulchre, non point pour chercher parmi les morts celui qui était vivant, mais pour se consoler par ses stations.

Canisius, à la suite de saint Ildefonse, de saint Antonin et de l'abbé Guérrie, contemple pieusement la bienheureuse Vierge Marie montant souvent, après l'ascension, sur le Calvaire, là où le Seigneur avait été crucifié. Il la suit au mont des Oliviers, où elle va baiser les vestiges sacrés laissés par le Christ montant au Ciel. Bethleem lui souriait aussi : elle y avait mis au monde son auguste Fils, l'y avait enveloppé de langues, l'y avait posé dans la crèche, l'y avait offert aux adorations des bergers et des mages. Nazareth lui plaisait aussi beaucoup, parce qu'elle l'y avait conçu et l'y avait nourri. Elle se récréait souvent par la visite de ces saints lieux et autres semblables ; elle se reconfortait de nouvelles ardeurs quand elle contemplait et embrassait en esprit celui qu'elle avait engendré.

Pendant ce temps, la sainte Vierge n'interrompit pas les exercices de la vie active ; au contraire, tandis que, pendant les deux premières périodes, elle avait exercé sa vie active par rapport aux actions corporelles, pendant celle-ci elle l'exerça par rapport à des actes spirituels, qui de leur nature sont plus parfaits. En effet, elle instruisait les Apôtres et les Évangélistes, elle consolait les autres fidèles dans leurs tribulations, elle se fortifiait dans la foi et les préparait à subir les persécutions non seulement par ses paroles, mais même par ses écrits. Il existe encore des lettres qu'on croit d'elle, adressées à divers fidèles, où elle les exhorte à la foi et à la patience. Nous les insérons plus bas.

XI.—Il est donc certain que la bienheureuse Vierge Marie, dans tout le cours de sa vie, a pratiqué de très parfaites œuvres de vie active et de vie contemplative, et qu'elles l'ont fait merveilleusement croître en charité. Or, s'il est vrai, comme cela est, que la charité ne s'augmente point par ses actes ordinaires, mais seulement par un acte plus fervent et plus intense que précédemment, il est certain que la sainte Vierge, quand elle aimait Dieu, a toujours opéré avec plus d'intensité qu'avec l'habitude précédente de sa charité ; car elle aimait toujours Dieu autant qu'elle crut pouvoir et devoir l'aimer, comme l'enseigne saint Bernard.—De plus, la sainte Vierge opérât toujours d'après toute l'efficacité de la charité, aux opérations de laquelle s'adjoignait une motion spéciale de Dieu, comme le très docte Suarez le croit pieusement. Or ces opérations produisaient aisément un acte toujours plus intense de charité que ne l'était l'habitude précédente. Si, en effet, Dieu ne refuse pas sa grâce à celui qui fait ce qu'il peut en vertu d'une grâce précédente, comment refusera-t-il de récompenser par l'augmentation de sa grâce celui qui fait ce qu'il peut non plus d'après une grâce précédente, mais sous l'impulsion d'une motion spéciale de Dieu ?

Ce qui ensuite augmenta merveilleusement cet amour en Marie, ce fut la connaissance des choses divines qui lui faisait pénétrer plus intimement, plus parfaitement, plus profondément les choses de Dieu que quelqu'autre âme que ce soit aimant Dieu en cette vie. Il est, en effet, croyable que toute la perfection de la foi et de la connaissance des choses divines a été proportionnée en Marie à sa sainteté. Or, puisqu'il est certain qu'elle a surpassé sur ce point les Apôtres et tous les théologiens de l'Église, il est certain également qu'elle les a surpassés en amour. L'amour suit, en effet, la connaissance, et la connaissance plus intime fait naître un amour plus grand.

Enfin la pensée des bienfaits multiples et des éminents privilèges dont Dieu l'avait ornée accrût en Marie l'amour de Dieu. Elle se voyait élue par lui de préférence à toutes les autres simples créatures : elle se voyait comblée de tant de grâces, que la création entière devait être dans la stupeur et l'admiration. C'est pourquoi elle chantait dans son cantique : "Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint."

Elle se reconnaissait singulièrement aimée, élue dans la prédestination divine de toute éternité parmi toutes les simples créatures, et prédestinée par un choix merveilleux à la dignité de Mère de Dieu. Non seulement Dieu l'avait créée, mais dans sa création et sa conception elle se voyait comblée de plusieurs prérogatives et de plusieurs dons supérieurs à ceux de toute autre créature : en effet, elle était née par un bienfait de Dieu de parents stériles ; elle était issue d'une race quatre fois illustre, patriarcale, prophétique, sacerdotale et royale ; elle avait été singulièrement et admirablement sanctifiée par Dieu dans sa conception, puisqu'elle y avait été purifiée et préservée de tout péché, ornée de grâces innom-

brables et des dons de vertus. Elle se savait née dans la grâce de Dieu, consacrée à Dieu par vœu dans le Temple, à l'âge de trois ans, et élevée saintement dans ce même temple. Elle se considérait Mère et Vierge tout ensemble, la Reine des vierges. Elle savait que sa conception n'avait point nuï à sa virginité ; qu'elle avait enfanté virginalement et sans douleur son Dieu et son Créateur ; qu'après l'enfantement elle était demeurée vierge ; qu'elle était bénie parmi toutes les femmes et exempte de la malédiction à laquelle le péché d'Adam a soumis le genre humain. Elle sentait que toutes les grâces et prérogatives, éparses chez les autres saints, étaient en elle réunies d'une manière plus excellente. Elle avait la ferme assurance de devenir bientôt la Reine des Cieux, la Souveraine de tous les Anges et de tous les Saints, l'Avocate des pécheurs et de tous au royaume des cieux. Toutes ces considérations, et autres semblables qu'il serait presque impossible d'énumérer, enflammaient, nourrissaient et augmentaient merveilleusement l'ardeur de l'amour dans le cœur de la Vierge. En effet, si les bienfaits accordés à saint Paul le remplissaient d'un si grand amour de Dieu qu'il assurait continuellement qu'aucune violence ni aucun effort des créatures ne pourrait le séparer de cet amour, que penser de la Vierge qui sentait en elle, plus qu'en qui que ce soit, une multitude de dons de bienfaits et d'innombrables privilèges divins ? C'est pourquoi saint Bonaventure dit très bien, dans son *Miroir de la Vierge* : "La bienheureuse Vierge aime Dieu plus que tous les saints ensemble."

XII.—A cause de ces innombrables et excellents actes d'amour que Marie n'interrompit pas un seul instant de sa vie et qui lui permettaient même d'augmenter chaque fois l'amour divin en elle, plusieurs auteurs très doctes et très pieux croient qu'elle mourut sans maladie, sans douleur, par la seule violence de l'amour. C'est l'enseignement de saint Jean Damascène, de Siméon Métaphraste, de Nicéphore, du bienheureux Albert le Grand, dans son *Mariale*. Denis de Richelieu exprime le même sentiment en ces termes : "Elle aspirait avec une incomparable ardeur à la vision de son Fils bien-aimé, et elle était pour lors profondément plongée dans la contemplation des choses de Dieu, quand, dans l'excès de la suavité spirituelle qui la remplissait et dans l'extase de son ardent amour, elle se sépara sans difficulté de son corps." La bienheureuse Vierge Marie a daigné révéler la même chose en ces termes à sainte Brigitte : "Je me préparai au trépas en parcourant, suivant ma coutume, tous les saints lieux où mon fils avait souffert. Un jour que mon esprit était ravi en extase dans l'admiration de l'amour divin, pendant la contemplation, mon âme fut remplie d'une allégresse telle qu'elle ne pouvait y suffire, et elle se sépara de mon corps pendant l'extase."

C'est donc avec raison qu'on appelle Marie un *Océan d'amour*, puisqu'elle sortit de ce monde après s'y être plongée. On sait que le phénix meurt sur un bucher allumé avec des branchages odoriférants et aromatiques. Ainsi, la bienheureuse Vierge vivait embrasée d'amour divin, et elle expira parmi les branchages odoriférants des affections saintes.

NATURE ET INTENSITÉ DE L'AMOUR DE LA SAINTE VIERGE
Pour le prochain.

XIII.—L'amour surnaturel et acquis de la très-sainte Vierge ne s'étendait pas seulement à la dilection de Dieu, il regardait aussi celle du prochain. Elle a prié Dieu pour l'incarnation du Verbe et le salut du genre humain, plus que tous les patriarches, les prophètes et les autres saints de l'Ancien Testament. Les Pères que j'ai cités plus haut, au § X de cette Conférence, disent que la sainte Vierge habitait depuis son enfance dans le Temple, et que là, vaquant à la contemplation des choses de Dieu, elle obtint et mérita par ses desirs ardents et ses prières, la venue du Messie. Le bienheureux Albert le Grand, méritant le chapitre Ier de l'évangile selon saint Luc, dit qu'à l'arrivée de l'Ange se préparant à la saluer, elle se jeta à genoux, éleva ses mains si pures au ciel, dirigea ses regards en haut et supplia avec larmes le Père des miséricordes de sauver le genre humain par l'incarnation de son Fils. Saint Jérôme enseigne que la bienheureuse Marie élevant ses mains et levant ses yeux au ciel, dit : "Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait, etc." C'est en cela qu'elle a été figurée d'avance par la reine Esther, laquelle sollicita Assuérus de changer son édit, et délivra les Juifs de la mort.

Philippe Bosquier, grand prédicateur, de l'ordre des Franciscains, dans son sermon sur la *Circumcision de Notre-Seigneur*, assure que l'amour de la sainte Vierge pour le genre humain était si grand que, s'il n'y avait pas eu un traître Judas pour le vendre et un Juif pour l'acheter, un Pilate, un flagellateur, un licteur, afin de nous racheter et d'accomplir la volonté de Dieu, Marie aurait crucifié son Fils Jésus, les délices de son cœur, supposé qu'elle eût pu le faire sans péché. "Pourquoi pas ?" s'écrie-t-il. L'amour de Marie envers Dieu n'était pas inférieur à celui d'Abraham, et cette œuvre de Marie n'eut pas été beaucoup plus cruelle que celle d'Abraham."

Cet amour de la sainte Vierge pour le prochain éclata surtout dans ces œuvres de la vie active qu'elle pratiqua dans l'Église après la mort et l'Ascension de son Fils, et que j'énumérais au § X.

XIV.—Cet amour n'a pas été éteint par l'heureux trépas de Marie : il est même plus grand aujourd'hui qu'autrefois. Maintenant, en effet, la glorieuse Vierge est notre médiatrice, notre avocate qui, par ses prières et par ses mérites, intercède continuellement pour nous auprès de Dieu, nous porte au bien par ses exemples, nous excite à délaisser le péché, nous obtient les trésors de la grâce divine. C'est elle qui dit dans les proverbes : "J'aime ceux qui m'aiment." Elle aime véritablement, car elle prépare à ceux qui

l'aiment les biens visibles et invisibles. Qui cherche à compter les étoiles, celui qui veut savoir le nombre de ses bienfaits. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer en eux, de leur nombre, de leur grandeur, de leur excellence, de leur utilité ou de leur douceur.

Il est donc bien juste, mes frères très-aimés, que nous servions cette Reine, que nous nous

soumettions à cette souveraine, que nous étudions cette Maîtresse, que nous honorions cette Mère, que nous aimons cette amie, que nous correspondions à sa dilection. Ainsi donc, ô Mère, source d'amour et océan d'amour, aidez-nous, secourez-nous, repaîtez votre excellent amour dans nos cœurs, et obtenez-nous la grâce d'abord et ensuite la gloire. Ainsi soit-il.

LA LUNE

PAR

M. l'abbé L. M. Pioger.

1 vol. in-12 de IV-309 pages, illustré.....Prix franco 88 cts.

Ce volume fait partie de la collection intitulée : *Dieu dans ses œuvres ou les splendeurs de l'Astronomie.*

(Extrait de page 65-74.)

LUNE ROUSSE

"Je suis charmé de vous voir réunis autour de moi, dit un jour Louis XVIII aux membres composant une députation du Bureau des Longitudes qui étaient allés lui présenter la *Connaissance des Temps* et l'*Annuaire*, car vous m'expliquerez nettement ce que c'est que la Lune rousse et son mode d'action sur les récoltes."

Laplace, dit Arago, à qui s'adressaient plus particulièrement ces paroles, resta comme atterré : lui qui avait tant écrit sur la Lune n'avait, en effet, jamais songé à la Lune rousse. Laplace consulta tous ses voisins du regard ; mais ne voyant personne disposé à prendre la parole, il se détermina à répondre lui-même :

"Sire, la Lune rousse n'occupe aucune place dans les théories astronomiques ; nous ne sommes donc pas en mesure de satisfaire la curiosité de Votre Majesté."

Le soir, pendant son jeu, le roi s'égaya beaucoup de l'embarras dans lequel il avait mis les membres de son Bureau des Longitudes. Laplace l'apprit et vint me demander à l'Observatoire si je pouvais éclairer sur cette fameuse Lune rousse, qui avait été le sujet d'un si désagréable contretemps. Je lui promis d'aller aux informations auprès des jardiniers du Jardin des Plantes et d'autres cultivateurs.

Arago ajoute que, dès 1827, il a fait paraître ses observations dans l'*Annuaire*, et que depuis, on s'en est emparé sans le citer. Il a parfaitement raison. Ce que nous allons dire est donc la substance même des recherches de ce savant aussi modeste que simple.

On croit généralement, surtout aux environs de Paris, que la Lune dans certains mois, a une grande influence sur les phénomènes de la végétation. Les savants ne se sont pas trop hâtés de ranger cette opinion parmi les préjugés populaires qui ne méritent aucun examen ?

Le lecteur va en juger. On donne le nom de *Lune rousse* à la Lune qui, commençant en avril, devient pleine, soit à la fin de ce mois, soit plus ordinairement dans le courant de mai.

Chacun sait que cette lune est terriblement redoutée dans les campagnes, car elle a souvent justifié ce proverbe :

Les gelées de la lune rousse
De la plante brûlent la pousse.

Étudions donc ce phénomène et cherchons la vérité.

Les jardiniers et les agriculteurs prétendent que la lumière de cette Lune a la propriété de faire geler ou de faire roussir les plantes, et ils disent que cette funeste influence se manifeste surtout dans la Lune qui, commençant en avril, devient pleine ordinairement dans le courant de mai. Ils l'appellent la *Lune rousse* par suite de l'action qu'elle exerce principalement sur les jeunes pousses des plantes qui se développent en mai.

D'après les uns, les jeunes pousses exposées à la lumière de la Lune roussissent ou gèlent, quoique le thermomètre qui, placé près des plantes, marque 7 à 8° centigrades au-dessus de zéro ; et ces mêmes jeunes pousses ne gèlent pas quand la Lune est couverte de nuages, et que, par conséquent, ses rayons ne peuvent tomber sur elles.

Le fait est certain, mais la Lune n'y est pour rien, comme nous allons le démontrer.

Ces phénomènes semblent indiquer que la lumière de notre satellite est douée d'une certaine vertu frigorifique ; cependant, en dirigeant les plus larges lentilles, les plus grands réflecteurs vers la Lune, et plaçant ensuite à leur foyer des thermomètres très délicats, on n'a jamais rien aperçu qui puisse justifier une aussi singulière conclusion. Aussi, dans l'esprit des physiciens, la *Lune rousse* se trouve maintenant reléguée parmi les préjugés populaires, tandis que les agriculteurs restent encore convaincus de l'exactitude de leurs observations. Une belle découverte faite par Wells nous permettra, croyons-nous, de concilier ces deux opinions, en apparence si contradictoires.

Personne avant Wells n'avait imaginé que les corps terrestres, sauf le cas d'une évaporation prompte, pussent acquérir la nuit une température différente de celle de l'atmosphère dont ils sont entourés.

Ce fait important est aujourd'hui constaté. On sait, en effet, que tous les corps tendent à se mettre en équilibre de température, lorsqu'ils sont placés en regard l'un de l'autre, quoiqu'ils soient écartés entre eux. Or, pendant l'absence du Soleil, les corps situés à la surface de la Terre tendent à se mettre en équilibre de température

avec les hautes régions de l'espace, qui sont de 40 à 50° et probablement de 70° centigrades au-dessous de zéro. Donc ces corps, envoyant à ces régions plus de chaleur qu'ils ne reçoivent eux-mêmes, et ne recevant de la Terre qu'une chaleur égale à celle qu'ils lui envoient, doivent se refroidir.

Tous les corps ne rayonnent pas également. Il en est qui rayonnent très peu pendant la nuit, comme l'air, les métaux, etc. ; d'autres, au contraire, rayonnent beaucoup, comme le coton, l'étrépeur, les végétaux, et surtout le prunellier, les feuilles. Par conséquent si, par une nuit seraine, on place un thermomètre dans l'air, il continuera à marquer une température qui peut aller de 7 à 8° centigrades, parce que l'air avec lequel il est en contact, rayonnant très peu, n'éprouve pas une grande diminution de température. Mais les plantes rayonnent beaucoup et ne réparant pas leurs pertes, éprouvent un refroidissement capable de les faire geler.

Le thermomètre ne doit pas être suspendu dans l'air, si on veut savoir quel est l'abaissement de température que les plantes ont éprouvé, mais il faut, au contraire, le mettre en contact avec elles.

De ce que nous venons de dire, il résulte que ce n'est pas la lumière de la Lune qui fait geler les plantes, quoiqu'elles gèlent quand la Lune brille et ne gèlent point quand elle est cachée par des nuages. La Lune que ne voile aucun nuage est là comme un indice, comme un témoin qui atteste que les plantes rayonnent en liberté vers les hautes régions de l'espace, et doivent par conséquent éprouver un grand abaissement de température.

Quand la Lune ne paraît pas, elle est masquée par un rideau de nuages qui arrête dans les plantes l'action du rayonnement, en s'interposant entre elles et les régions glacées de l'espace ; d'où il résulte que les plantes n'éprouvent qu'un abaissement de température insensible ou même nul, et par conséquent ne gèlent pas. Ainsi, sans en connaître la cause, les jardiniers et les gens de la campagne ont raison de dire que les plantes gèlent ou ne gèlent pas, selon qu'elles reçoivent la lumière de la Lune ou qu'elles en sont privées.

Le phénomène ayant lieu dans le mois de mai, où les nuits sont ordinairement seraines, et où les plantes, alors en pleine végétation, offrent des parties très délicates, les jardiniers disent que la *Lune pleine en mai est la Lune rousse*.

Mais il est facile de démontrer, par plusieurs expériences, que la Lune n'entre pour rien dans ce phénomène.

Choisissez deux plantes voisines et, par une nuit seraine, couvrez l'une d'une gaze et laissez l'autre à découvert ; la plante voilée ne gèlera pas et la plante nue gèlera. Il n'est pas même besoin de savoir que la Lune soit sur l'horizon, car les plantes gèlent par une nuit seraine et sans Lune ; donc le rayonnement est la seule cause de ce phénomène, comme il est également seul cause de la rosée.

En effet, quand on va prendre des glaçons dans un café, on sort en même temps une carafe contenant de la glace, et l'humidité ne tarde pas à se déposer sur la carafe, qui en est bientôt entièrement ternie. Or, les corps qui, par suite du rayonnement, acquièrent le soir une température inférieure à celle de l'air, se trouvent précisément dans les mêmes circonstances que la carafe, et se couvrent d'une rosée d'autant plus abondante que leur pouvoir de rayonnement est plus considérable. Les soldats remarquent en effet, au bivouac, que leurs habits sont bientôt couverts d'une rosée qui pénètre jusqu'à leur corps, tandis que leur cuirasse et leurs armes n'offrent pas de traces sensibles : c'est parce que la laine et les étoffes rayonnent beaucoup et les métaux très peu.

Plouc et Plutarque avaient remarqué que la viande, ou toute autre substance animale fraîche, exposée à la lumière de la Lune, entre plus vite en putréfaction que si elle en est garantie par un écran. De là ils avaient conclu que la lumière de la Lune régénère une humidité qui hâtaït la putréfaction des substances animales. Le fait est vrai, comme celui de la congélation des plantes dans le mois de mai, mais la cause n'en doit pas plus être attribuée à la lumière de la Lune. C'est toujours comme pour la Lune rousse, un effet du rayonnement. Le Ciel étant serain, les substances animales exposées à la lumière de la Lune, c'est-à-dire dont le rayonnement s'exécute en liberté, deviennent plus froides que l'air, qui se dépose alors à leur surface une partie de son humidité ; tandis que les substances animales préservées de la lumière de la Lune par un écran qui intercepte leur communication avec les hautes régions de l'espace, n'éprouvent pas de refroidissement inférieur à celui de l'air, et par suite n'en